

Paul Reboux

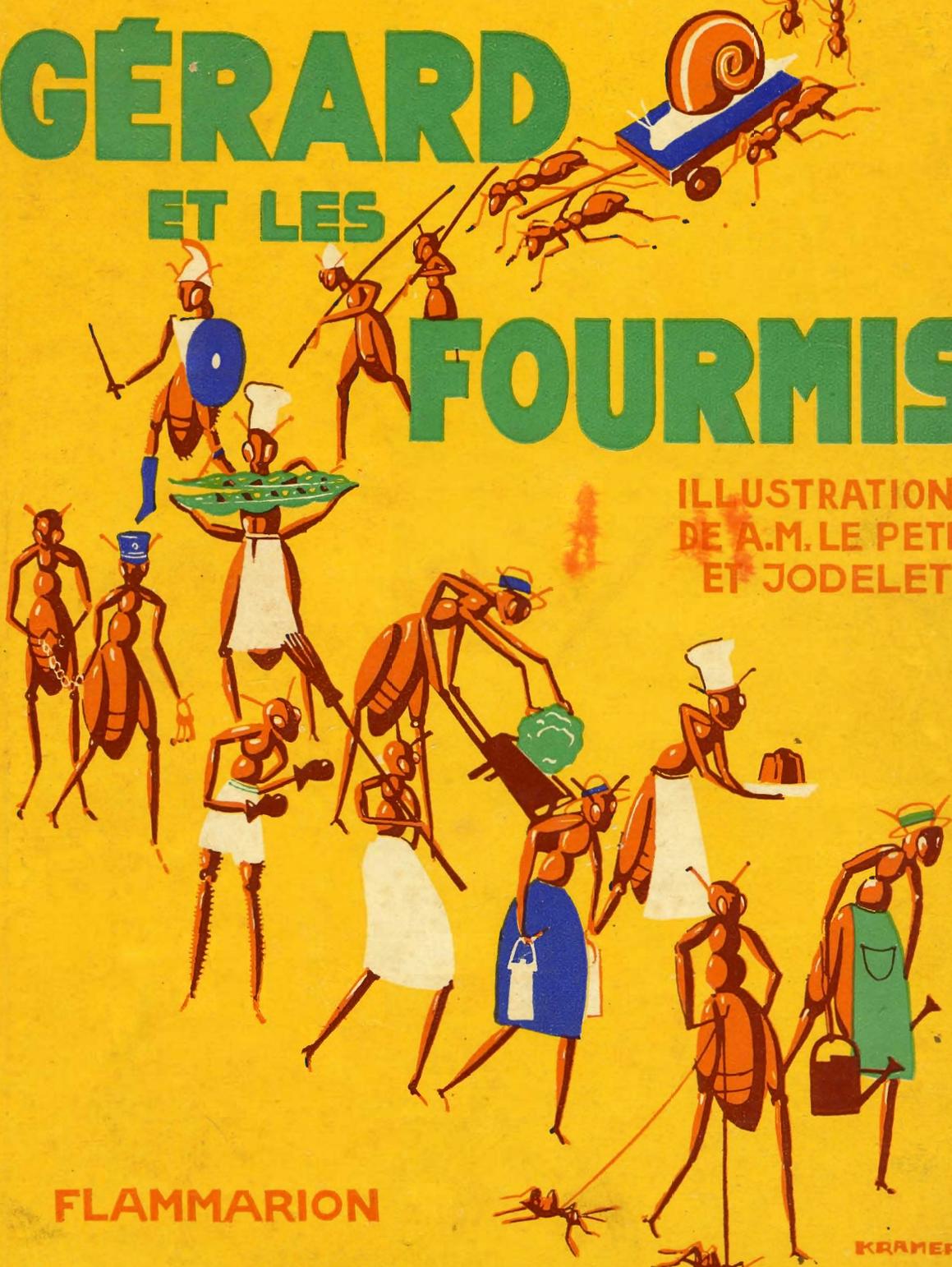


GÉRARD

ET LES

FOURMIS

ILLUSTRATIONS  
DE A.M. LE PETIT  
ET JODELET



FLAMMARION

KRAMER

PAUL REBOUX

---

# Gérard et les fourmis

ILLUSTRÉ PAR

A.-M. LE PETIT ET JODELET



ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

*A Léon Deutsch*

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous les pays.

Copyright 1932.

by ERNEST FLAMMARION.

flurette qui parlait d'une voix douce, n'exprimait que des idées calmes et pacifiques. Cependant elle lui disait : « Mais mon ami... » et, timidement, patiemment, parvenait à dompter ses fureurs.

Stop, très intéressé par ce qui se passait sur la table, allait, venait et, par moments, faisait le beau sans qu'on le lui eût prescrit, spontanément, par amour de l'art, ou plutôt par amour de la brioche.

Cette façon de quémander semblait désapprouvée par Pacha, chat siamois, au masque noir, au poil court et mordoré, qui se tenait sur une console, couché sur ses pattes repliées. Sûr de sa supériorité, il avait des manières d'aristocrate. Jamais il ne livrait à personne le secret de ses méditations. Il semblait toujours poursuivre un rêve intérieur. Un peu du grand mystère de l'Asie était en ses prunelles pâles.

Tant que dura le goûter, Pacha fit semblant de dormir. Mais il méditait. Il ne méditait pas un grand problème philosophique. Il calculait que, dès les convives partis, il sauterait d'un bond au milieu des tasses, des assiettes et des compotiers, pour se régaler à son aise.

## II

### Petit mystère peut être grand

Quelques jours plus tard, Gérard recevait la visite de Nicole.

Ses parents avaient prié qu'il ne la fit pas courir, qu'il ne la poussât pas trop fort si elle s'asseyait sur la balançoire, qu'il ne la fit pas jouer avec le tuyau d'arrosage du jardin, de peur que l'eau froide ne mouillât la fillette. Car sa santé venait d'être compromise. Il fallait prendre des précautions pour elle.

Les deux amis se promenaient donc sagement dans le jardin. Derrière eux, Stop suivait en tirant la langue. Il avait chaud d'avoir trop gambadé, d'avoir couru après la balle en caoutchouc que lui lançait son jeune maître, ou d'avoir tourné en rond pour tâcher d'attraper son ombre.

— Dis donc, Stop ! fit Gérard. Il fait bien chaud ! Si nous allions au frais, dans le petit bois ?

Stop, levant son fin museau à barbichette, regardait Gérard d'un air affirmatif.

Les enfants et le chien parvinrent à un taillis.

Tandis que Stop s'allongeait auprès d'eux, Gérard et Nicole s'assirent par terre.

Une fourmi, de nouveau, attira leur attention.

Gérard saisit délicatement la bête minuscule, et la mit dans le creux de sa main.

— Comme elle est laide ! dit Nicole. On dirait que ses yeux lui sortent de la tête... Sa carapace doit être dure comme du bois... Et puis, vraiment, elle porte un costume par trop démodé, beaucoup trop serré à la ceinture... Allons, laisse-la partir...

Gérard posa la fourmi sur le sol.

Ils l'accompagnèrent du regard. Elle suivait doucement son chemin, en ligne droite, et se promenait avec lenteur, comme une bourgeoise qui rentre au logis.

A quelques pas de là, s'ouvrait un petit entonnoir creusé dans le sable, profond de quelques centimètres. Elle s'y rendit tout droit. Brusquement, elle sentit le sol s'effondrer sous elle. Elle voulut revenir en arrière. Impossible ! Du sable, lancé du fond de l'entonnoir par un ennemi caché, avait été violemment projeté sur la malheureuse fourmi, qui, aveuglée, bousculée, perdit son équilibre sous cette mitraille, bascula, et manqua de rouler au fond du petit trou qui, pour elle, était un gouffre. Pourtant, elle se raccrocha à la pente. De nouveau, l'ennemi au fond de l'entonnoir déchargea une salve de grains de sable. La fourmi glissa, réussit à remonter un peu, pour glisser encore. Elle se maintenait à mi-hauteur de la pente avec une énergie désespérée.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit Nicole. Qu'est-ce qui lance ce sable ?

— Vois ! dit Gérard. Là, tout au fond, on dirait deux petites pattes crochues qui remuent...

— Oui... Comme c'est bizarre !

A ce moment, une autre fourmi qui cheminait dans le voisi-

nage, parvint elle-même au bord du menu précipice. Elle vit sa semblable en fâcheuse posture. Aussitôt, elle s'agita, cherchant du secours, tandis que la victime résistait de son mieux à la multitude des grains de sable qui continuaient à jaillir d'en bas sur elle et qui l'étourdisaient.

N'ayant pu trouver de l'assistance aux alentours, l'autre usa d'un moyen de fortune. Un brin d'herbe était là. La fourmi s'en empara, traîna ce brin d'herbe jusqu'à l'entonnoir, puis, avec adresse, le tendit à l'infortunée, qui s'empressa de s'en servir comme d'une échelle, de remonter à la surface, et de se tirer définitivement d'affaire.

— Ça, par exemple ! s'écria la fillette.

— Hein ! Nicole, tu ne m'en voudras pas de t'avoir amenée ici, dit triomphalement Gérard. Crois-tu que c'est intéressant ?...

— Mais quel est l'animal qui s'était caché au fond de l'entonnoir ?

En fouillant dans le sable, ils découvrirent un insecte de couleur gris rosé un peu sale, une sorte de chenille, de larve, pourvue de mandibules.

— Père Chicot ! cria Gérard. Venez donc voir ici !

Le jardinier, qui ratissait non loin de là, s'approcha.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Nicole.

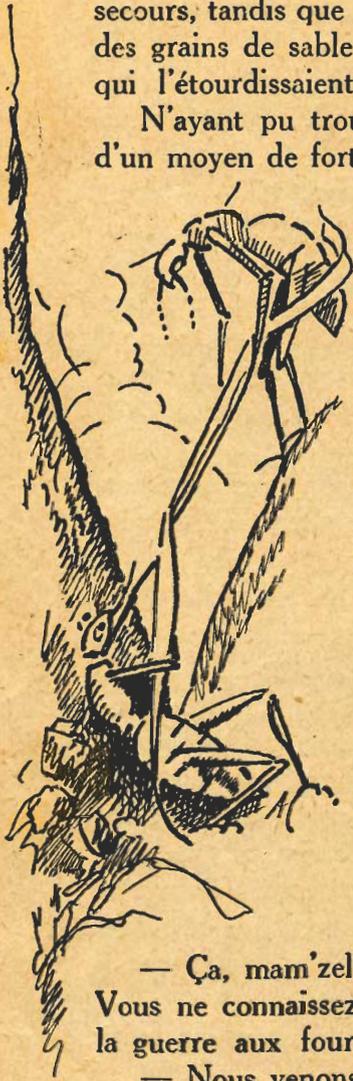
— Ça, mam'zelle ? fit le père Chicot, c'est un fourmi-lion... Vous ne connaissez pas les fourmis-lions ?... Paraît que ça fait la guerre aux fourmis, ces bestioles-là...

— Nous venons de le voir ! fit Gérard.

Puis il entraîna Nicole vers la maison.

Dans la bibliothèque un grand dictionnaire en plusieurs volumes était enfermé.

— Qu'est-ce que tu cherches ? demanda la petite.



— La lettre F ! répondit Gérard. A cause de « Fourmi ».

— Elles t'intéressent à ce point-là ?... Mais si ça continue, tu n'as plus qu'à en prendre une, à l'emporter dans ta chambre, à essayer de la dompter, de la dresser à donner la patte !... Et tu te marieras avec elle...

Elle riait à cette idée. Et Gérard, heureux de la voir de si bonne humeur, ne lui en voulut pas de sa raillerie.

Mais Stop avait entendu ces mots : « donner la patte ». Il crut que c'était à lui qu'ils s'adressaient. Aussi, désireux de prouver sa bonne volonté, il émit une sorte de grognement presque tendre, s'assit sur son derrière, et fit le beau.

### III

## Le troisième œil de l'oncle Charles

L'oncle Charles, le frère de M. Garjean, était un savant un peu myope et très distrait. Pour tracer son portrait, il aurait fallu combiner — au sommet d'un corps grêle toujours cravaté d'une sorte de ficelle noire au nœud de travers, toujours vêtu d'une jaquette dont le col était poudré de quelques pellicules — il aurait fallu combiner une barbiche de chèvre, un nez mince chevauché par un binocle sans cesse de travers, deux sourcils d'un gris noir, fournis comme des moustaches et où semblait s'être réfugiée toute l'énergie de ce visage incolore.

Comme par contraste avec son frère, l'oncle Charles était simple et doux. Son étourderie, connue de tous, était celle de ces savants qui, possédés par leurs réflexions, ne savent jamais exactement ni la date du jour, ni le lieu où ils se trouvent.

Sa timidité le paralysait en maintes occasions. Il n'aimait guère à être remarqué. S'il lui fallait parler en public, il se mettait aussitôt à bégayer.

Les parents de Gérard témoignaient de l'affection à l'oncle Charles. M. Garjean, homme d'affaires précis et rigoriste, le trai-